

LE CHIFFRE

39 820

Provençaux sont morts sous l'uniforme pendant cette guerre, soit 2,08 % de la population. Les Alpes-de-Haute-Provence ont perdu 4269 soldats, les Hautes-Alpes : 4154. Les Bouches-du-Rhône ont été les plus endeuillées en PACA : 13488 tués, soit le 30e rang au classement français des pertes humaines. Le Vaucluse est pointé en 75e position avec 6332 morts.

LA PHRASE

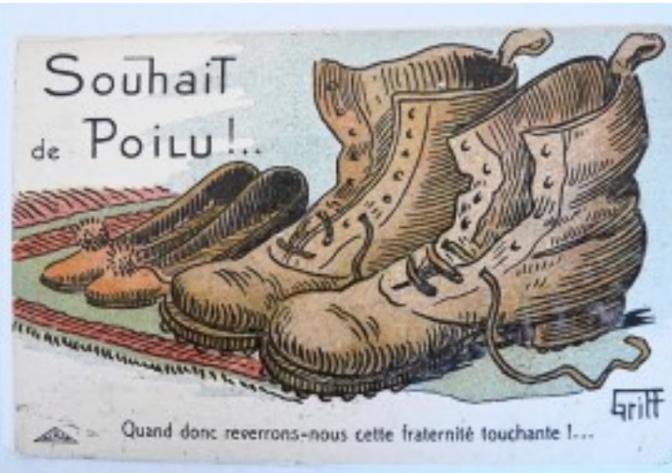
"Nous rédigeons pour l'arrière une correspondance pleine de mensonges qui "font bien". Nous leur racontons leur guerre, celle qui leur donnera satisfaction, et nous gardons la nôtre secrète."

GABRIEL CHEVALLIER. "LA PEUR"

LE CONTEXTE

La première guerre planétaire

Du 4 août 1914 au 11 novembre 1918, le premier grand conflit planétaire engagea 60 millions de combattants et tua 9 millions d'entre eux, dont 1,4 million de Français. Parmi eux, 100 000, décédés en marge du conflit (maladie), n'ont pas été déclarés morts pour la France et 300 000 sont considérés comme disparus. Le sud-est prit toute sa part à ces combats. Rattachée à la 15e région militaire, la Provence partagea ses poilus entre le front de l'Ouest (nord-est de la France) et l'armée d'Orient (Salonique). Un épisode entacha durablement la réputation des soldats méridionaux : en août 1914, les Allemands enfoncent les troupes françaises en Lorraine. "Une division du 15e Corps, composée de contingents de Toulon, de Marseille et d'Aix" est accusée dans un article de presse parisien d'avoir "lâché pied devant l'ennemi". Malgré un démenti officiel, cette accusation a longtemps miné les relations entre le Nord et le Sud du pays.



La Grande Guerre sur le papier

Chaque jour, des millions de courriers s'échangeaient entre les soldats de la Première Guerre mondiale et leurs proches. Pour se remonter le moral, affirmer amour et fidélité, tromper la solitude ou simplement se savoir en vie

Ah Dieu, que la guerre est jolie !" Depuis le front champenois, Apollinaire écrit pour une amante son vers le plus célèbre... et le plus controversé. Le même jour d'avril 1915, environ deux millions de poilus griffonnent au crayon à papier une lettre pour leurs parents, leur femme, leur fiancée, voire pour un lointain cousin. Un rituel quotidien, durant ces cinq années de guerre, pour les 8 millions de soldats se sont succédé sous l'uniforme de l'armée française. "Entre deux combats, on s'ennuyait beaucoup", explique le spécialiste marseillais de cette période, l'historien Jean-Yves Le Naour. Les poilus perdent leur solde aux cartes, cisèlent des obus. Surtout, ils écrivent, sur des cartes postales ou du papier à lettre précieusement économisé: les phrases en pattes de mouche courent de droite à gauche, de haut en bas: tous n'ont pas le talent d'Apollinaire mais "l'école de Jules Ferry" a considé-



Thème fréquent des cartes échangées par millions entre le front et l'arrière: l'amour. D'autres exaltaient le patriotisme, glorifiaient les généraux français ou montraient des prisonniers allemands... Lettres extraites de "Cartes postales de poilus" de Jean-Yves Le Naour (First).

"C'est souvent la première fois depuis le mariage que les époux sont séparés."

ablement réduit le taux d'analphabétisme. Il y a parfois de grosses fautes, mais personne ne s'en formalise.

De quoi parlent-ils dans leurs lettres? D'une guerre édulcorée, débarrassée de ses horreurs, pour ne pas rajouter de l'angoisse à l'inquiétude. "Le courrier est d'abord une façon de dire je suis vivant mais aussi de donner un sens à leur présence", estime J.-Y. Le Naour. Ces poilus d'Aix, Digne ou Avignon venaient "mener la guerre contre la barbarie. Ils découvrent sur place que la guerre, c'est la barbarie". En 1914, l'écrivain Roland Dorgeles assure à son père qu'il n'y a "Rien à signaler". Le même jour, il pré-

vient sa sœur "qu'à 11 heures du soir, nous faisons alerte générale!" Rien ou le moins possible sur l'odeur des cadavres en décomposition ou le bruit furtif des rats qui courent les boyaux à la nuit tombée.

La censure veille à ce qu'ils restent discrets sur les détails des offensives. En 1915, l'état-major impose même que les enveloppes ne soient plus cachetées. Grondements dans les rangs: la mesure est levée au bout de 3 jours. "Joffre craignait surtout que sa stratégie soit remise en cause" et que les civils s'en plaignent auprès de leurs députés. À Marseille, un centre de contrôle postal trie le courrier pour l'outremer. Il bif-

fe les passages qui pourraient "déstabiliser l'ordre colonial".

L'amour tient une grande place, parfois torride: "C'est souvent la première fois depuis le mariage que les époux sont séparés". Des rêves crus, malgré l'éducation stricte subie en ce début de XXe siècle. Des cartes postales de femmes dénudées, achetées au bordel le plus proche, sont envoyées aux copains. Le désir charnel voisine avec la foi chrétienne. "J'accepte de tout cœur ce gros sacrifice", écrit Jean Barraol (Apt) à son père. "Et j'espère que cette acceptation docile sera agréable à tous ceux qui du haut du ciel me protègent!"

En sens inverse, des centai-

nes de milliers de lettres sont distribuées par le vaguemestre, mais aussi 200 000 colis remplis de conserves, terrines et saucissons garantis faits au pays, pour oublier le rata froid servi dans les tranchées. La première année, chandails, tricot et chaussettes bourrent les paquets. "La guerre devait être courte. L'armée n'avait guère prévu de vêtements de rechange. Les soldats ont parfois porté le même pantalon rouge pendant six mois". Pour chaque colis, une lettre de remerciements. Le facteur était reçu comme le messie. Qu'il ne passe pas un matin et la journée était gâchée. Qu'il ne vienne pas d'une semaine: la famille

gardait l'espoir que leur soldat était fait prisonnier. Au bout de 15 jours... La mort était confirmée une première fois, de manière officielle. "Quand un copain tombait, on écrivait à sa femme pour la prévenir." Dans les villages, le maire s'habillait de noir pour confirmer la triste nouvelle. En ville, des fonctionnaires se chargeaient de la besogne. Ils étaient redoutés dans chaque quartier comme des oiseaux de mauvais augure. Qu'ils frappent à votre porte et le deuil commençait. Qu'ils s'arrêtent chez le voisin, et l'espoir, aussi mince soit-il, revenait.

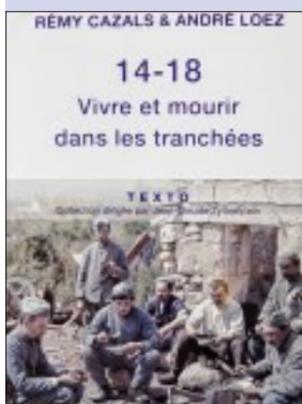
Patrice MAGGIO pmaggio@laprovence-presse.fr

À lire, à savoir



"1914" de Jean-Yves Le Naour. Récit de la première année de guerre, vu côté officiel et côté "France d'en bas". Perrin. 2012. "14-18. Vivre et mourir dans les tranchées" de Rémy Cazals et André Loez. 300 textes de soldats étudiés. Texto. 2012. "Un instituteur dans la Grande Guerre. Lettres à Léontine" Forcalquier, Alpes de Lumière. 2005.

Rendez-vous Le centenaire sera commémoré à partir de 2014. Dans les Alpes-de-Haute-Provence, un comité départemental est déjà en place à l'initiative de la préfecture pour s'y préparer. À l'université d'Aix, colloque programmé mi-mars 2013 sous le titre: "La première guerre mondiale un siècle plus tard".



"Forcés de marcher sur les corps raidis"

"Imaginez une carrière de petite dimension. Au milieu, une colline de machabées avec, en bas, une centaine de blessés et d'agonisants. En voulant nous mettre à l'abri, nous sommes forcés de marcher sur les corps raidis. Des sentiers ont dû être tracés à travers cette colline humaine, cette Babel de cadavres arrosés de chaux et en décomposition d'où s'exhale une odeur épouvantable. De temps en temps sortent des râles et des rires mêlés aux chansons d'agonisants en délire".

Septembre 1916: le sous-lieutenant Gabriel Balique raconte dans des carnets de poche son arrivée à Verdun. Depuis août 1914, il tient la chronique d'une guerre qui le charrie sur les grands théâtres d'opération, du Bois Saint-Mard au chemin des Dames. Pendant 5 ans, il relate cette vie "sur laquelle place la menace perpétuelle et brutale de la mort". Rendez-vous avec la page blanche

une fois par jour, pour lui, pour se souvenir quand la guerre sera finie "pendant que les obus passent et sifflent au-dessus de nos têtes pour aller éclater un peu plus loin". Il écrit aussi, en retenant sa plume, à des parents morts d'inquiétude. Après l'une de ses innombrables lettres, son père lui répond: "Je la porterai toujours sur moi et je la relirai dans les moments de découragement". Si le facteur se présente besace vide, deux jours durant, "maman se lamente et se forge toutes sortes d'idées plus sombres les unes que les autres". Ses premiers carnets sont les plus forts. Premier tué sous ses ordres. "Chéron, gosse engagé à 17 ans. Un schrapnel lui traversa la tête" pendant qu'il lisait une lettre. Les mois passent, la boucherie s'intensifie et pourtant, les descriptions sont moins violentes. La carapace du soldat s'épaissit. Même pudeur dans le courrier: "Surtout, ne pas alarmer inutile-

ment" les parents. Les poilus et leurs officiers ont tout autant besoin des nouvelles de la famille pour tenir, au milieu des poux, des rats, "dans le froid vif qui fait d'autant plus mal qu'il survient après plusieurs journées de pluie ininterrompue". Les colis sont ouverts "discretement" parce que "beaucoup auraient pleuré qui ont perdu leurs parents depuis ou avant la guerre et qui n'ont pas cette grande consolation". Gabriel Balique sort vivant de cette guerre, avec le grade de lieutenant. Il épouse une Provençale et s'établit notaire à Martigues. Ses carnets ont disparu en 1940: il avait pris la précaution d'en tirer une copie au retour des combats que son petit-fils, le journaliste Nicolas Balique, rend aujourd'hui publique, au nom du "travail mémoriel". P.Mg.

"Saisons de guerre. Notes d'un combattant de la Grande Guerre". L'Harmattan. 204 pages. 21 €



Présentation du livre consacré à Gabriel Balique le 6 décembre à 18h à la librairie "L'Alinéa" à Martigues. /PHOTO COLL. N. BALIQUE